

TP 156nm/28
Monsieur le Conservateur S. Reinach
très respectueusement

[Signature]

H. PHILIPPART

Professeur suppléant à l'Université de Bruxelles.



A propos de l' "Énigme des Bacchantes",

Extrait de la *Revue de l'Université de Bruxelles*
n° 4, mai-juin-juillet 1928.

BRUXELLES

Société anonyme M. WEISSENBRUCH, imprimeur du Roi

(Société typographique: Liège, Bouillon, Paris, 1758-1788)

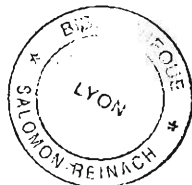
49, rue du Poignon.

Bibliothèque Maison de l'Orient



073010

TP



A propos de l' "Enigme des Bacchantes" (1)

(Pl. I)

PAR

H. PHILIPPART

Professeur suppléant à l'Université de Bruxelles.

Quand on lit dans l'ordre chronologique toutes les pièces conservées d'Euripide, on éprouve, en arrivant aux *Bacchantes*, une profonde surprise. On a relevé, dans les tragédies antérieures, maintes critiques à l'adresse des dieux, maintes explications rationalistes, on a peu à peu acquis la certitude qu'Euripide s'était affranchi des superstitions populaires pour embrasser les nouvelles doctrines philosophiques, ou plutôt que son éclectisme éclairé aimait à remuer des idées sans se faire l'apôtre d'aucun dogme, sans laisser le temps à aucun système de se cristalliser même provisoirement dans sa pensée inquiète. Soudain, au moment où l'on a pris goût à ce demi-scepticisme, au moment où l'on attend une ultime confirmation, on se trouve, au lendemain de l'*Oreste*, en présence d'une tragédie sacrée, qui menace d'une fin terrible les ennemis des dieux, qui prêche la foi la plus aveugle, la plus naïve, la foi mystique jusqu'au délire. Comment expliquer cette contradiction? Par une conversion, une *palinodie*? Y a-t-il réellement contradiction? Ne s'est-on pas mépris sur les intentions du poète? Telles sont les questions qui constituent le « problème des *Bacchantes* » et auxquelles nous allons essayer à notre tour de répondre brièvement.

Si nous ne parvenons pas à nous faire une idée bien précise des intentions de l'auteur des *Bacchantes*, nous ne devons nous en

(1) Extrait d'une *Introduction aux « Bacchantes »* d'EURIPIDE.

prendre qu'à notre manie de tout schématiser. Nous voulons réduire la pièce au choc de deux thèses contradictoires, au duel de deux abstractions, de deux principes, et tout ce qui ne rentre pas dans les cadres de nos constructions logiques nous gêne, nous choque. Nous apportons dans l'examen de cette œuvre des préjugés qui n'asservissaient certainement pas les Athéniens du v^e siècle et, par contre, nous oublions les conventions qu'ils subissaient volontiers. Faisons donc un grand effort pour retrouver « l'âme antique » et entrons avec la foule dans le théâtre de Dionysos, au pied du Parthénon, le jour de la fête du dieu. Parmi les drames qu'Euripide le Jeune a fait inscrire au programme, sous le nom de son père, qui vient de mourir en Macédoine, figurent les *Bacchantes*. Suivons-en la représentation, en évitant d'immobiliser en nous les impressions.

Un monologue ouvre la tragédie : Dionysos en personne, sous les traits d'un jeune Asiatique au teint rosé, aux longues boucles blondes (1), vient rappeler qu'il est l'enfant de Zeus et de Sémélé et déclarer qu'il se trouve à Thèbes pour réhabiliter la mémoire de sa mère que sa famille a calomniée. Il a déjà manifesté sa puissance en chassant toutes les femmes de leurs foyers, en leur faisant partager ses transports sur le Cithéron ; et, s'il le faut, il les armera pour repousser les violences du tyran de la contrée, l'impie Penthée. Avant d'aller les rejoindre, il invite son thiasé de Ménades lydiennes à prendre ses ébats devant le palais royal. Alors, dans un concert exubérant de sequins, castagnettes, tambourins et flûtes, exulte la fièvre des suivantes de Bacchos : que Thèbes accueille ce culte de joie, se couronne de lierre, se couvre de smilax fleuri, revête la nébride, agite le thyrsé et prenne part aux danses dans la montagne ! Quel esprit maussade ne serait entraîné par ce vent de folie ? Tantôt déjà la raison trouvait fondées les revendications du divin éphèbe, louait son énergie, sa piété filiale, maintenant c'est l'être tout entier qui se sent envahi par les désirs contagieux de l'orgie sacrée. Dionysos triomphera bientôt : il a pour lui le droit, la force, — et l'instinct !...

Cependant les élans de ce lyrisme fougueux s'apaisent. Tirésias et Cadmos occupent la scène.

(1) Cf. G. MÉAUTIS, « L'expression des masques dans quelques tragédies d'Euripide », *Rev. ét. grecques*, 1923, p. 181.

Vieil Athénien perdu dans les gradins du koïlon, il y a un instant, ivre de bruit et de poésie, la poitrine gonflée d'enthousiasme, tu oubliais ton âge et ta dignité de père et d'homme. Regarde cet attelage, ce couple chenu qui veut, paré de tout l'attirail bachique, se mêler aux réjouissances juvéniles, soulever légèrement ses pieds incertains et agiter son front ridé dans les rondes nocturnes. Tu souris? Ton œil égaré par un frémissement passionné serait-il tout à coup redevenu perçant et railleur? Oui, c'est à toi que répond vainement le devin :

*Oh! je sais qu'on va dire : « Il ne respecte pas
Ses cheveux blancs, ce vieux danseur coiffé de lierre. »
Aussi bien, Bakkhios, notre Dieu, n'entend faire
Nulle distinction entre ses sectateurs :
De tous, jeunes et vieux, il veut mêmes honneurs (1).*

Mais voici le présomptueux Penthée, l'ennemi du dieu. Adversaire des mystères que toute la Grèce célébrera, vaincu d'avance, il semble mériter notre antipathie, et, pourtant, nous ne pouvons lui donner tort : il défend la paix de la cité contre les entreprises d'un prophète efféminé qui, après tout, a les apparences contre lui, et même un peu plus que les apparences. Vraiment, Bacchos aurait dû respecter la foi conjugale, s'affirmer par des actes de loyale suzeraineté, en proclamant bien haut son identité, au lieu de susciter à plaisir les calomnies. Et ce qui achève de justifier la conduite de son antagoniste, c'est la faiblesse des arguments présentés par Tirésias et par Cadmos, les prosélytes les plus respectables, les plus cultivés, de la nouvelle religion, les seuls Thébains dont la conversion ne soit pas l'effet de la folie. Le premier « modernise » le mythe, le second invoque des prétextes d'opportunité, double défaite quand il s'agit d'obtenir l'adhésion d'un profane aux rites d'un culte qui n'est pas du tout un culte de raison. A la fin du premier épisode, nous regrettons d'avoir condamné inconsidérément un chef d'Etat dont les sentiments ne sont pas dépourvus de noblesse.

Notre inquiétude est vite refoulée : le chœur chante les bienfaits du jus de la treille, les douceurs des fêtes bachiques. L'imagination

(1) *Bacch.*, 204-209, traduction H. GRÉGOIRE, *Flambeau*, mars 1921, p. 323.

transportée dans l'heureuse Piérie et dans l'île d'Aphrodite s'enflamme : Vive la Paix féconde! Répudions les pensées orgueilleuses! Abandonnons-nous au plaisir d'un cœur simple! A ce moment, Dionysos, qui s'est livré lui-même aux soldats, paraît devant Penthée : il est grand de fierté et d'intelligence. Sa fermeté railleuse élude habilement les questions indiscreètes, et nous n'éprouvons plus que du mépris mêlé d'un peu de pitié pour son persécuteur : c'est que ce dernier a l'esprit lourd et ne songe qu'à user de contrainte. L'évasion des captives, le miracle du palais, les prodiges rapportés par le messager n'éveillent pas le moindre scrupule dans son âme épaisse : il eût péri victime de la ruine de sa demeure, où il avait enchaîné l'étranger, que sa mort nous eût paru méritée. Mais un autre dénouement se prépare, qui ne nous laissera pas froids, qui nous fera comprendre la dignité d'une résistance inutile. Le jeune dieu a cessé de rire, il s'impatiente. Le regard félin de l'Oriental se durcit. On pressent une horrible vengeance : Penthée privé de raison sera déchiré par les Bacchantes. Et tandis que le prince déguisé en Ménade marche vers le Cithéron, le Chœur lance des imprécations sangui- naires : il se proclame le sectateur d'une divinité monstrueuse...

Serpent polycéphale

Ou lion à l'haleine de feu... (1).

Les paroles du serviteur attristé, qui raconte le drame dont il a été témoin, ne lui arrachent que des cris odieux de victoire : l'instinct de plaisir s'est mué en instinct vindicatif qui nous révolte. Les dernières scènes où le drame redevient profondément humain développent en nous le sentiment de pitié infinie pour les innocentes victimes du dieu : pauvre Penthée dont nous apprenons maintenant les grandes qualités de cœur! Pauvre mère souillée d'un crime affreux! Pauvre grand-père brisé par la douleur! Agavé flétrit la lâche intolérance de celui qui l'exile :

Les Dieux devraient laisser la rancune aux humains (2).

et son adieu crie un autre blasphème : elle maudit le Cithéron et le thyrsé meurtrier.

(1) *Bacch.*, 1013-1019, *Flambeau*, avril 1921, p. 522.

(2) *Bacch.*, 1348, *Flambeau*, p. 540.

PLANCHE I.



STATUETTE DE MÉNADE (Alberinum de Dresde).

La conclusion n'est donc pas en faveur de Dionysos. Mais pourquoi Euripide a-t-il, avec une audace déconcertante, entouré de tant de prestige la figure d'un héros dont il allait blâmer le triomphe? Parce qu'il a traité le sujet en artiste et en psychologue. Artiste conquis par le mythe, il a vécu et fait vivre à ses auditeurs les moments les plus troublants de l'ivresse bachique, il a rendu avec un coloris finement nuancé ou avec une fougue presque forcenée le pittoresque des scènes mystiques, il a évoqué des tableaux exquis de grâce plastique ou étourdissants de mouvement (pl. I) (1). Il ne faut donc pas s'imaginer qu'après avoir lutté toute sa vie pour l'affranchissement de la pensée, en esprit audacieux d'avant-garde, en destructeur passionné des traditions surannées, Euripide s'est senti effrayé du vide creusé par la disparition des croyances d'antan, que, comprenant que ses contemporains ne retenaient de la campagne menée par les sophistes et leur allié, le poète rationaliste, que les conseils négatifs, il s'est ressaisi et a prêché à son tour la nécessité de croire aux dieux de ses pères, de conserver la foi « paisible » du citoyen modeste, et qu'il a choisi dans la religion le culte le plus exotique, le plus instinctif, le plus tyrannique, puisqu'il détruit la personnalité, comme s'il craignait que son amende honorable ne fût pas assez complète... Non, s'il y a dans les *Bacchantes* de l'ἐνθουσιασμός, du vertige, du délire, ce n'est pas un remords de philosophe qui crée ces nouveaux

(1) La statuette mutilée (haut. : 0^m45) que reproduit notre planche I provient de Marino. Elle a d'abord fait partie de la collection Pollak, à Prague, et se trouve, depuis 1901, à l'*Albertinum* de Dresde. Nous remercions la direction de la *Skulpturensammlung*, qui a bien voulu nous en envoyer une photographie.

MM. Treu et Six ont reconnu avec raison dans ce petit marbre une copie réduite de la χιμαιροφόρος θυρίς de Scopas. La Ménade marchait d'un pas saccadé, la tête renversée, les yeux égarés, les cheveux ruisselant sur le dos et se confondant avec les plis tourmentés de la tunique, le flanc gauche complètement découvert, les reins creusés et la poitrine saillante. La main droite, pendante, tenait un chevreau mort, et la gauche était relevée au-dessus de l'épaule.

Cf. *Anthol. Palat.*, 9, 774; G. TREU, *Mélanges Perrot* (1903), pp. 317-324, pl. V; *Dresdener Jahrbuch*, 1905, pp. 7 et suiv.; *Rev. ét. gr.*, 1905, p. 110; 1922, p. 359, fig. 9; M. COLLIGNON, *Scopas et Praxitèle* (1907), p. 37, fig. 5; J. SIX, *Jahrbuch d. arch. Instituts*, 1918, pp. 38-48, fig. 2-3; SPRINGER-WOLTERS, *Kunst des Altertums* (11^e édit., 1920), p. 313, fig. 600.

accents. On trouve ici l'exaltation purement poétique d'un génie fécond et varié, la vision étrangement ardente d'un vieillard dilettante dont la puissante imagination a vaincu les défaillances de l'âge, la suprême oraison d'un fervent admirateur de la nature qui a voulu ajouter à ses analyses de la pensée et du cœur de l'homme la célébration de la force sauvage et mystérieuse qui anime son corps comme une parcelle du grand Tout. Mais le psychologue n'a pas perdu ses droits : poussant à l'extrême l'imitation réaliste des conflits de sympathies qu'on observe dans la vie, il a multiplié les oscillations qui déplacent l'intérêt, renouvellent sans cesse l'émotion, l'empêchent de rester uniforme ou unilatérale. La conception simpliste du roi magnifique écrasé par un Démon abject ou brutal ne lui suffisait pas : il s'est plu à parer des séductions de la beauté et de l'esprit le personnage dont la cruauté nous fera horreur ; il n'a choisi pour défendre la vertu qu'un champion prosaïque, aux allures de dément. Il conservait ainsi quelque chose du type traditionnel du Lycurgue thrace, dont l'histoire était peinte, en même temps que celle de Penthée, sur les parois du nouveau temple construit par Nicias à quelques pas du théâtre, et il évitait de nier brutalement tous les caractères au profit du seul protagoniste.

Il y a plus : le public des *Dionysies* ne pouvait prendre intérêt au sort de la victime humaine que si la majesté du dieu du spectacle était sauvegardée. Or, cette majesté magnifiée dans la première partie de la tragédie n'était même pas diminuée par le dénouement : le raffinement dans la vengeance attestait aux yeux des Grecs une puissance deux fois redoutable.

Les *Bacchantes* ne sont donc pas un drame à thèse dirigé contre le fanatisme, une sorte de *Mahomet* écrit par un Voltaire athénien. Norwood (1) et, après lui, Verrall (2), ont soutenu, avec l'ingéniosité qui les distingue, que Dionysos n'était qu'un imposteur, un habile magicien, parce que le seul miracle que les spectateurs pouvaient contrôler de leurs propres yeux, la ruine du palais de Penthée, ne se produisait pas, les Ménades du chœur, hypnotisées par leur

(1) *The riddle of the Bacchae*, Manchester, 1908.

(2) *The Bacchantes of Euripides*, Cambridge, 1910.

chef, croyant voir bouger et tomber des pierres qui restaient immobiles. Quel que soit l'attrait de cette théorie paradoxale, elle ne mérite pas de retenir l'attention, parce qu'elle est en opposition flagrante avec l'idée que les anciens se faisaient de la pièce et, surtout, avec les données les plus nettes du prologue et du dénouement, c'est-à-dire des parties où l'auteur définit et complète lui-même la légende mise à la scène. Du commencement jusqu'à la fin, Dionysos est dieu, comme Aphrodite est déesse dans *Hippolyte*, Héra dans *Héraclès*. Le merveilleux n'est ni magique, ni hypnotique, il est simplement mythologique, ce qui ne veut pas dire que le poète, qui s'en sert comme d'un ressort dramatique, y croie le moins du monde. Euripide a soin avant tout de créer une œuvre émouvante, mais il se réserve le droit de satisfaire sa conscience de philosophe en désapprouvant hautement la conduite du dieu qui mésuse de sa puissance. Qu'en dernière analyse il nie l'existence de l'être qui n'incarne pas sa conception du Bien suprême, peu importe, s'il accepte au théâtre les sujets traditionnels qui impliquent à chaque instant la reconnaissance de l'imperfection des Olympiens. D'ailleurs, il y a un domaine où, contrairement à tout ce qu'on attendrait de la part d'un juge aussi sévère qu'Euripide, notre poète a certainement fait taire son criticisme pour ne songer qu'à la beauté de la fable, c'est dans les drames où il raconte les amours illégitimes des Immortels. Il ne cherche pas à souligner âprement les contradictions d'une fiction qui l'inspire, à suggérer mal à propos au spectateur attristé ou révolté que ce qui l'émeut ou l'indigne n'est qu'une illusion de l'imagination populaire, qu'Apollon n'a pas fait violence à Créuse, que Zeus n'est pas le père d'Amphion et de Zéthos. De même, pour être le bourreau de Penthée, Dionysos n'en reste pas moins un dieu capable de faire des miracles : les combinaisons les plus subtiles ne pourront jamais expliquer autrement le merveilleux qui remplit le drame et qui se manifeste de trois façons, ruine du palais, puissance prodigieuse des Bacchantes, délire de Penthée et d'Agavé — la gradation dramatique laissant à l'arrière-plan la catastrophe matérielle qui ne fait que provoquer un état d'âme favorable aux impressions qui doivent affluer.



